

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

La hantise (conte) / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 19, p. 176-179

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La hantise

— Père François, c'était leur maison ?

— Oui, c'était leur maison. Alors ils y demeuraient tous les deux. Jean-Louis qu'on appelait le Blondin, était du second lit et de douze ans plus jeune que l'autre qui était du premier lit. Il était doux et timide, un peu femme, je te dis. Il tenait tout de sa mère, qui était belle blonde, et bonne, et qui est morte comme ça, sans rien dire, tout doucement, d'un mal qu'on ne sait pas. Aussi, vois-tu, le père à qui c'était la seconde, s'en est allé de son chagrin, trois mois après.

— Trois mois après ?

— Comme je te dis, trois mois après. Et alors Jean-Louis, qui était frêle à dix ans comme une fillette, a grandi avec l'autre. L'autre, Raymond, c'était un homme ; à vingt ans, beau et musclé comme un dieu, grand, avec des yeux noirs et des cheveux noirs. Mais alors il était fier et dur, âpre au gain et si envieux que son frère en a toujours souffert et qu'il en est mort.

— Il en est mort ! Père François ?

— Mort après en avoir toujours souffert. L'autre était parcimonieux au point qu'il obligeait le Blondin au ménage pour économiser les frais d'une femme. Vois-tu, quand on est envieux, et qu'on est avide d'argent comme celui-là l'était, on est prêt à toutes les rudesses. Pourtant, son père lui avait laissé un beau lopin de terre, plus qu'il n'en avait donné à son second. Mais, voilà, c'est que la maison était au Blondin qui l'avait de sa mère, avec les trois prés qui sont autour et celui où passe le bief.

— Tout cela était au Blondin ?

— Tout cela, oui ; et c'est la cause qu'il en est mort, car l'autre enviait ses biens et les voulait à lui.

— Père François, il y a longtemps qu'ils sont morts ?

— Une vingtaine, presque. Tu venais d'avoir tes trois ans, et tu portais tes premières culottes, tout fiérot. Je

me rappelle bien. Diantre ! le fils du Syndic ! et tu avais de belles boucles brunes, qui allaient jusqu'à tes épaules. Ta mère ne voulait pas qu'on te les enlève, et quand ton père, qui était un maître homme te les a coupées, elle en a pleuré. On ne peut pourtant pas se faire homme avec des cheveux jusqu'aux épaules !

— Bien sûr, Père François ; mais contez-moi comment ils sont morts.

— Alors, voilà ; on était en automne, à la taille des arbres. A ce moment, j'allais tous les jours jusqu'à mon bout de pré pour le sarclage. Un soir, comme je m'étais attardé, je fus surpris par le brouillard, qui est tout en gouttelettes à cette époque, et vous perce les habits. Tiens, c'est comme une pluie serrée, qui se balance de droite à gauche, et ne tombe pas. J'étais transi ; il n'y avait plus une âme dehors, tous les gens étaient à la soupe. Aussi, pour être plus vite rentré, je pris à travers les champs du Blondin et je passai derrière leur maison. Je te dis qu'il y avait tant de brouillard ce soir là, qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi, et je fus sur le point de frapper à leur porte pour leur demander une lanterne, car jusqu'au village il y avait encore dix bonnes minutes. Mais, juste comme je contournais la maison pour venir sur le devant, j'entendis un cri étranglé et si douloureux qu'il m'est entré dans les chairs et m'est allé jusque sous les ongles. Et j'étais tout seul. La peur me plissait la peau et me flanquait au mur, sans que je pusse m'en détacher.

— Mais, ce cri, Père François ?

— Eh bien ! il venait à peine de finir que j'en entendis un autre encore plus effrayant ; puis une fenêtre s'ouvrit et un moment après se referma. Et puis c'est tout.

— Et après ?

— Après je me dis : « Ça, c'est la mort qui hurle. » J'avais comme une idée que le grand venait de tuer son frère. Je ne sais pourquoi, mais j'avais cette idée qui me courait par devant les yeux. Tout à coup, une porte grinça. Alors, l'épouvante me fit m'ensauver et courir jusqu'aux premières maisons du village. Quand la femme me vit entrer, elle me dit : « Té, l'homme, te voilà tout blanc, es-tu malade ? » — « C'est un peu ce brouillard

qui m'a saisi, que je lui dis, donne-moi une goutte chaude à boire. » Cette nuit là, je ne dormis guère.

— Mais, ce cri, Père François ?

— Eh bien ! le matin on me dit que le grand s'en était venu au village annoncer aux proches qu'il y avait, que son frère était mort dans la nuit d'un coup de sang. Alors comme on n'aimait pas le grand et qu'on le jalousait à cause des biens du Blondin qui allaient lui revenir, personne n'alla voir le défunt. Quand on le porta en terre, le lendemain, il y avait juste le curé, trois hommes des proches, et moi avec.

— Et puis ?

— De ce jour, vois-tu, j'avais toujours à me courir les esprits, cette idée qu'il y avait un meurtre par dessous tout cela, et que j'avais bien entendu crier la mort.

— Peut-être !

— Pas seulement peut-être, mais bien sûr.

— Et le grand, Père François ?

— Le grand revint encore deux fois au village, rapport à l'héritage, et puis on ne le vit plus. Pour quant à moi, je n'osais guère passer près de leur maison, depuis cette affaire du cri. Seulement, une fois, la femme me dit : « Té, le père, il est peut-être arrivé malheur au Raymond, qu'on ne l'a quasi plus revu depuis l'enterrement. On en parle au village. Il te faut pousser jusque chez lui, ce soir, prendre des nouvelles en revenant du pré. »

Je dis : « Que oui », mais le soir venu, je n'étais pas à mon aise, d'autant que c'était l'heure du brouillard. Il arrivait sournois, enveloppant tout et cachant tout, et de ne plus entendre de bruit aux alentours, j'en étais tout apeuré. En arrivant près de la ferme je vis de la lumière à une fenêtre du bas, et je m'avançai alors pour regarder qui était à l'intérieur. Ecoute, jamais je n'oublierai ce que je vis ce soir-là !

Il y avait une bougie qui brûlait. Le grand était assis, les yeux hagards, les deux mains en avant sur la table et devant lui, son fusil. Au bruit que je fis contre le volet en voulant me retirer, il sursauta et poussa un hurlement, tiens, comme ferait une bête blessée. Il cria : « Le voilà, le voilà de nouveau ! Jean, va-t'en, va-t'en,

ou je t'étrangle encore une fois. » Quand je te dis que j'avais bien entendu la mort, je dis juste ! Et maintenant, c'est le remords qui le tenaillait. Il avait la hantise de son frère. A moi, le sang me remontait au cœur. En me cramponnant au rebord de la fenêtre pour ne pas tomber, je heurtai par mégarde à la vitre. Alors, du milieu de la chambre jusqu'à la table, il ne fit qu'un bond, saisit son fusil et tira. Un bruit formidable se fit. La balle avait brisé un carreau juste au-dessus de ma tête. Je te dis qu'il était halluciné ; et le bruit du verre, qui se cassait à terre le jeta dans une terreur furieuse.

En se retournant, il vit son ombre que la flamme branlante de la bougie dessinait sur le rideau d'une alcôve, au fond de la chambre. Il cria de nouveau : « Va-t'en. Laisse-moi. » Puis il leva les bras pour repousser cette vision tremblante du rideau.

Ses mains qu'il tordait dans sa terreur se faisaient plus grandes et plus crochues sur la toile et suivant que la flamme penchait ou se redressait, elles semblaient s'approcher de lui ou reculer.

Alors, sa hantise arriva au paroxysme ; livide, les yeux fous, de sa main gauche il repoussait sa main droite, crispée, qu'il voulait plonger dans son cou. Il la prenait pour celle de son frère, croyant qu'il venait l'étrangler pour se venger. Devinant ce qui allait arriver, je criai : « Raymond ! », pour le rappeler au réel et je me précipitai dans la chambre. Mais, trop tard ! Il était étendu à terre, avec sa main enfoncée dans la gorge. Il était mort. Il avait d'un côté du cou une trace profonde d'ongle, et de l'autre côté, quatre doigts marqués en rouge, dans la chair. Je l'ai ramassé, je l'ai étendu sur le lit de l'alcôve où il avait tué son frère. Puis, je lui ai mis un foulard autour du cou pour qu'on ne vît pas la marque des doigts, et après, je partis pour le village, annoncer que j'avais trouvé le Grand, mort, sur le plancher de sa chambre.

On l'enterra à côté du Blondin et les femmes, au village, dirent toutes : « Voyez comme il aimait son frère, Sa mort l'a fait passer en quinze jours. »

JACQUES DU MARTOLET.